

Mais la coupure entre les deux niveaux ne fut jamais étanche ni la préservation du précolombien complète. Le « monde d'en bas » otomi exploré dans ce livre se présente aujourd'hui de façon fragmentaire. C'est en suivant le fil de divers grands rituels et leurs variantes chez les Otomis orientaux que Galinier entend vérifier une intuition fondamentale, à savoir que, dans cette société qui n'a pas d'organisation sociale dualiste, l'opposition mâle-femelle sous-tend tout l'échafaudage cosmique et rituel. La partie mâle (*shi*, « peau » du prépuce) construit le monde à partir de la descendance en ligne masculine : *Shimhoi*, le Maître de l'Univers, est en fait « la peau de la terre » (p. 77) ; c'est le dieu boiteux, le Tezcatlipoca des Aztèques. La partie femelle est *ngu*, la maison, et définit un emboîtement d'espaces clos essentiels, depuis l'utérus jusqu'au firmament, en passant par les oratoires et le bain de vapeur. De même, le centre rituel grandiose de Mayonikha est mâle, mais la lagune sacrée de Tebes'i est femelle.

Le chamane (*bādi*) est l'intermédiaire entre le monde des humains et celui des divers « maîtres » du ciel, de la brousse, de l'eau, et c'est au cours des séances de guérison qu'il manifeste l'essentiel de son pouvoir : pouvoir de lire la maladie dans le corps, de lire dans l'eau et dans les songes ses causes, mais surtout pouvoir de convoquer, à l'aide des figures découpées dans du papier d'écorce de ficus, les puissances de l'au-delà, seules capables de guérir comme de tuer. Car la vie et la mort apparaissent partout inextricablement liées. Chez les Otomis comme chez les peuples voisins, les morts reviennent une fois l'an manger la nourriture que les vivants leur ont préparée. Et ce banquet des morts a pour pendant saisissant le Carnaval où les « Vieux », déjà près de la mort, lancent des appels pressants à la copulation, et engloutissent un banquet qu'on a servi pour eux.

Impossible de rendre justice, en quelques lignes, à la richesse ethnographique d'un ouvrage où sont présentés les résultats de quinze ans de recherches. Au-delà de la description ethnographique, l'ouvrage renferme des analyses approfondies (comme le pèlerinage à Mayonikha ou le Carnaval) et des hypothèses audacieuses (particulièrement dans le dernier chapitre). On pourra peut-être reprocher à l'auteur, enthousiasmé par ses découvertes sur la symbolique sexuelle, d'en avoir fait LE facteur fondamental pour comprendre tout le rituel et toute la cosmologie otomi. Ses analyses sémantiques fouillées en montrent certes l'importance, jusque là insoupçonnée. Mais les matériaux mêmes qu'il nous présente (par exemple, tout le bestiaire qu'évoque l'oniromancie) suggèrent l'existence d'autres clefs permettant de poursuivre le décryptage d'une culture qui, depuis la Conquête, semble s'être donné pour but de demeurer fermée à l'œil extérieur.

Pierre Beaucage
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Clifford SATHER, *The Bajau Laut. Adaptation, History, and Fate in a Maritime Fishing Society of South-Eastern Sabah*. Kuala Lumpur, Singapour et New York, Oxford University Press, 1997, 359 p., tabl., schémas, cartes, illustr., notes orthogr., gloss., bibliogr., index.

Il existe relativement peu d'ethnographies fouillées de populations maritimes d'Asie du Sud-Est. Celle de Clifford Sather comble remarquablement cette lacune en nous